



**HAL**  
open science

## Penser le corps malade : Spinoza et l'éthique médicale

Eric Delassus

► **To cite this version:**

| Eric Delassus. Penser le corps malade : Spinoza et l'éthique médicale. 2014. hal-00954435

**HAL Id: hal-00954435**

**<https://hal.science/hal-00954435>**

Preprint submitted on 2 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Penser le corps malade : Spinoza et l'éthique médicale.

Éric Delassus

Le sujet de cette communication concerne un travail que j'ai effectué dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Jacqueline Lagrée à l'Université de Rennes 1 et qui porte sur les apports de l'éthique de Spinoza à l'éthique médicale. Cette thèse qui à l'origine s'intitulait *Santé du corps et santé de l'esprit* a été publiée en mars dernier sous le titre *De l'éthique de Spinoza à l'éthique médicale*. À l'origine de ce projet il y a tout d'abord le fait que les circonstances m'ont conduit à m'intéresser à l'éthique médicale et à participer à différents groupes de réflexion abordant ces questions. Aussi, entretenant des affinités intellectuelles avec la pensée de Spinoza, je me suis dit que si ce dernier a écrit une éthique celle-ci doit permettre de résoudre des problèmes qui ne se posaient pas nécessairement à son époque ou qui en tout cas se posaient en d'autres termes et dans d'autres conditions. Il n'y avait donc selon moi rien d'incongru à recourir à sa philosophie pour tenter de penser l'éthique médicale.

Spinoza, en effet, dans *Éthique* II - Scolie de la proposition 49, explique, pour justifier l'intérêt et l'utilité de sa philosophie, qu'elle «enseigne comment nous devons nous comporter à l'égard des choses de fortune, autrement dit, celles qui ne sont pas en notre pouvoir, c'est-à-dire, à l'égard des choses qui ne suivent pas de notre nature ; à savoir, attendre et supporter d'une âme égale l'un et l'autre visage de la fortune : parce que tout suit du décret éternel de Dieu avec la même nécessité que, de l'essence d'un triangle, il suit que ses trois angles sont égaux à deux droits ».

Il m'a donc semblé, à lire ces quelques lignes, que si la philosophie de Spinoza tient réellement ses promesses, elle doit permettre de penser comment affronter la maladie et comment aider ceux qui en souffrent à la vivre le moins péniblement qu'il est possible.

La maladie se manifeste tout d'abord sous la forme d'un vécu. Être malade, c'est d'abord ressentir en son corps, en sa chair, un affaiblissement, une diminution de puissance qui se manifeste par la douleur, la fatigue, l'incapacité à agir comme on avait pu le faire jusque là. À cette souffrance liée directement aux affections du corps s'ajoute fréquemment un sentiment d'absurdité et la question qui revient le plus souvent chez de nombreux patients est celle du sens, « pourquoi moi ? », « qu'ai-je fait pour mériter cela ? ». Et comme bien évidemment ces questions sont sans réponse ou ne peuvent donner lieu qu'à des réponses engendrant le plus souvent la tristesse (la maladie est une malédiction, une

injustice ou une punition), elles ne font qu'accroître la souffrance du malade. Ma question a donc été la suivante : que peut nous apporter l'éthique spinoziste pour libérer les malades de cette dictature du sens qui augmente leur souffrance plutôt qu'elle ne l'apaise.

C'est cette question qui m'a amené à aborder le problème des rapports entre santé du corps et santé de l'esprit et à poser la question : Qu'est-ce que l'idée d'un corps malade ? Peut-elle être une idée adéquate ou est-elle nécessairement une idée mutilée reflétant l'état de ce dont elle est l'objet ? La mauvaise santé du corps n'a-t-elle pas nécessairement pour conséquence la mauvaise santé de l'esprit ?

On serait, en un premier temps, tenté de le penser, en référence à la proposition XIII d'*Éthique* II qui affirme que « L'objet de l'idée constituant l'Esprit humain est le corps, autrement dit une manière de l'Étendue précise et existant en acte et rien d'autre ». Il pourrait donc y avoir, en quelque sorte, une influence de l'objet de l'idée sur l'idée elle-même. Par conséquent si l'esprit est idée du corps, l'idée d'un corps malade serait elle aussi affectée et troublée par ce que subit le corps. Spinoza n'écrit-il pas d'ailleurs dans la proposition 39 d'*Éthique* V que « Qui a un corps apte à un plus grand nombre de choses, a un esprit dont la plus grande partie est éternelle ». Autrement dit, cette conception des rapports entre l'esprit et le corps laisserait apparemment sous entendre que, pour celui dont les aptitudes du corps sont inférieures à la normale, l'accès à la béatitude et à l'éternité serait fortement compromis. Si, en effet, les aptitudes de mon corps déterminent la part de mon esprit pouvant accéder à l'éternité, la perte de certaines de ces aptitudes qui peut résulter de la maladie, ne peut que compromettre le salut de l'esprit.

Cependant, penser que l'état du corps influence celui de l'esprit, n'est-ce pas entrer en contradiction avec la thèse selon laquelle l'esprit et le corps sont deux expressions d'une seule et même réalité selon deux attributs différents. S'il y a unité ou égalité du corps et de l'esprit, s'ils ne sont pas deux réalités distinctes, ils ne peuvent, comme le précise la proposition II d'*Éthique* III, agir l'un sur l'autre : « Le corps ne peut déterminer l'Esprit à penser, ni l'Esprit déterminer le corps au mouvement, ni au repos, ni à quelque chose d'autre (si ça existe). ».

Dans ces conditions, il n'est pas contradictoire de penser que la maladie qui affecte le corps n'a pas nécessairement pour conséquence la mauvaise santé de l'esprit. Il est alors permis de penser la possibilité de maintenir l'esprit en santé malgré les défaillances du corps.

Il reste cependant à déterminer dans quelles conditions et pour qui cela est possible.

On sait que ce fut possible pour au moins un homme, Spinoza lui-même, qui fut malade une grande partie de sa vie et qui n'en est pas moins parvenu, grâce à la réflexion philosophique, à rédiger son éthique et à vivre selon cette méthode de conduite de la vie qu'il est parvenu à penser. Ainsi en comprenant la dynamique immanente à la vie même, il est parvenu à assumer sa mauvaise santé avec une certaine équanimité, ce qui autorise à penser que sa philosophie n'est pas sans vertu thérapeutique dans la mesure où elle

---

parvient à nous guérir des passions tristes pouvant exprimer certaines affections de notre corps.

S'il en va ainsi c'est que la pensée de Spinoza ne dissocie pas la recherche de la vérité et la quête de la vie heureuse, la nature de l'esprit humain est de connaître et par conséquent sa joie augmente d'autant que sa connaissance s'accroît. Ainsi volonté et entendement se trouvent réunis, il n'est pas possible de dissocier les idées et les affects et « la connaissance de l'union que l'esprit a avec la nature tout entière » ne peut que me permettre d'appréhender les événements de l'existence avec une tranquillité d'âme me permettant de me déterminer adéquatement. C'est d'ailleurs en ce sens que l'éthique spinoziste est une voie de salut, c'est-à-dire un cheminement vers la santé de l'esprit. Elle apparaît donc comme étant à même de résoudre un certain nombre de problèmes concrets rencontrés quotidiennement par les médecins et les personnels soignants qui ont à prendre en charge la douleur et la souffrance qu'engendre la condition de malade.

La condition de l'homme malade n'est d'ailleurs pas fondamentalement différente de la condition humaine en général, elle n'en est que l'image grossie et accentuée de telle sorte que l'esprit se trouve contraint d'en avoir une conscience plus aigüe que la normale. Être malade, c'est en effet se trouver brutalement confronté à la finitude et à la fragilité de l'existence, c'est aussi ressentir cette situation comme particulièrement absurde. Aussi, l'homme malade va-t-il le plus souvent se lancer dans une recherche éperdue du sens de ce qui lui arrive, percevoir sa maladie comme une malédiction, une injustice ou une punition, voire comme une absurdité ce qui reste une manière d'interpréter sa maladie sur fond de sens. Ainsi, à la faiblesse qui résulte de la maladie s'ajoute alors celle de se sentir malade, le patient est en quelque sorte malade d'être malade et souffre de souffrir.

La mission des médecins et des soignants est d'accompagner les malades dans ce parcours difficile et de les aider à mieux assumer leur condition. Cependant, comme je peux fréquemment le constater lorsque je les rencontre, ils sont souvent désemparés face au vécu de la maladie et recherchent la meilleure attitude à adopter pour aider le malade à assumer sa maladie tout en lui donnant la force de lutter contre elle. Démarche pour le moins paradoxale puisqu'il s'agit de l'inviter à consentir à ce à quoi il s'oppose, d'accepter ce qu'en même temps il refuse. On comprend bien qu'ici la relation de soin prend toute sa dimension éthique et dépasse largement son seul aspect technoscientifique. Devant le malheur de l'homme malade se révèle la véritable nature de la pratique médicale qui est relation à une altérité qu'il faut essayer de comprendre et d'aider. Sans ce souci de l'autre, sans cette sollicitude, sans ce désir de se rendre utile aux autres hommes qui nécessite une grande force d'âme, il n'y a pas de véritable médecine, il n'y a qu'une technique relevant davantage de l'habileté que d'une réelle humanité.

La philosophie de Spinoza, dans la mesure où elle permet de comprendre et de réinsérer dans le cours naturels des choses tous les événements de l'existence, même ceux qui peuvent sembler dans un premier temps les plus injustifiés, fournit les outils conceptuels pour

penser cet accompagnement sans pour autant conduire à la résignation. Elle est une pensée de la puissance et de l'activité et si elle peut aider le malade, que son affection soit chronique ou aigue, à accepter sa situation, c'est aussi pour mieux lui donner la force nécessaire de l'affronter. Accepter signifie d'abord comprendre par les causes, ce qui permet ensuite d'agir pour tenter d'intervenir dans l'enchaînement causal qui a produit la maladie en y introduisant des facteurs susceptibles de produire des effets plus utiles pour le développement de notre puissance. N'est-ce pas ce que tente de faire la médecine qui s'inscrit à l'intérieur de l'éthique spinoziste comme une discipline dont les progrès ne peuvent que contribuer à l'accroissement de la perfection humaine, comme le laisse entendre Spinoza au début du *Traité de la réforme de l'entendement* ?

Dans la mesure où Spinoza réfute l'existence des causes finales, il disqualifie totalement toute recherche d'un quelconque sens de la maladie. Si la maladie a des causes, il n'y a pas pour autant plus de raisons d'être malade qu'en bonne santé. La philosophie de Spinoza nous libère donc de cette dictature du sens dont nous parlions précédemment et qui repose sur notre vision anthropomorphique de la nature qui nous fait croire que celle-ci ne fait rien en vain.

Si le malade interprète sa maladie de mille façons ou s'il la perçoit comme une absurdité, c'est parce qu'il est victime de l'illusion des causes finales. L'aider à comprendre qu'il n'y a que des causes efficientes ou antécédentes qui sont l'expression de la causalité immanente par laquelle Dieu ou la Nature s'autoproduit, c'est déjà le délester du poids du sens, apaiser ses angoisses et faire un pas sur le chemin de la liberté. Or, ce qui est à l'origine de la souffrance causée par la maladie, c'est bien le fait qu'elle accroît notre servitude en nous soumettant à des causes externes qui diminuent notre puissance d'être, de penser et d'agir.

En termes d'éthique médicale le problème à résoudre est donc celui de savoir comment permettre au malade de vivre le plus librement possible alors que sa puissance se trouve diminuée sous l'effet de causes externes.

La maladie résulte d'une ou plusieurs affections du corps qui ont pour corrélat sous l'attribut de la pensée certains affects qui expriment la manière dont elle est vécue. Or, tant que le malade n'a pas compris la véritable nature de l'affection dont il souffre, les affects qu'il ressent relèvent le plus souvent de la tristesse, c'est-à-dire d'une diminution de sa puissance d'être. L'esprit étant l'idée d'un corps en acte, c'est-à-dire sa perception selon l'attribut de la pensée, toute modification de ce corps donne lieu à une perception différente et à un affect différent dans la mesure où nos idées ne sont pas comme « des peintures muettes sur un tableau ». Il n'y a pas de réelle distinction entre les idées qui constituent l'esprit et les affects qui se manifestent comme une modification de sa puissance. Le malade souffrira donc le plus souvent de tels affects, étant donné qu'il se trouvera dans un état de grande passivité. Les idées inadéquates qui concernent sa maladie se manifestant sous la forme de passions tristes : « Les actions de l'esprit naissent des seules

idées adéquates ; et les passions dépendent des seules idées inadéquates » (*Éthique* III, proposition III).

La question se pose donc de savoir si ce n'est pas lorsque que le malade a une idée inadéquate de son corps qu'il accroît sa souffrance et s'il n'est pas possible de l'aider à élaborer une idée adéquate de celui-ci pour lui permettre de vivre sa maladie moins passivement.

Si l'esprit est l'idée d'un corps en acte, cela signifie que corps et esprit sont une seule et même réalité perçue selon deux attributs distincts. D'autre part cette idée qu'est l'esprit n'est pas une idée générale, elle est idée d'un corps singulier. Mon esprit est l'idée de mon corps. Autrement dit, bien que ce corps soit « l'objet de l'idée constituant l'Esprit humain », l'esprit n'est pas idée d'un corps objet, mais idée du corps propre, du corps vécu qui est le mien. Le problème, c'est que cette perception du corps n'est que partielle. Nous ne percevons spontanément que les effets que produisent les causes qui agissent sur nous, « les hommes naissent tous ignorant des causes des choses » (*Éthique* I, Appendice) et ignorent d'autant plus celles dont ils sont l'objet, c'est pourquoi ils sont d'ailleurs victimes de l'illusion du libre arbitre. Seule la réflexion peut nous permettre de progresser dans cette connaissance et de conquérir notre liberté. En conséquence, si être malade ce n'est finalement rien d'autre qu'être affecté d'une certaine façon, la connaissance de la manière dont on est affecté ne peut qu'accroître notre puissance.

Tout corps quel qu'il soit est affecté, soit par des corps qui contribuent à l'accroissement de sa puissance, soit qui diminuent celle-ci. Selon, l'importance des uns ou des autres, il sera donc plus ou moins malade. Il n'y a donc pas de différence de nature entre être malade et en bonne santé, mais une simple différence de degré. Par conséquent celui qui comprend la nature des causes qui l'affectent et des affections qu'elles produisent sur lui peut penser adéquatement son corps et s'il y parvient vraiment se libérer de toutes les représentations inadéquates qui constituent son esprit. Ainsi, comprendre que tout a une cause et que celle-ci ne peut être qu'antécédente et efficiente et non finale ne peut que nous libérer de l'illusion que tout a un sens et invalider totalement le sentiment d'absurdité qui, comme nous l'avons déjà souligné, se constitue sur fond de sens. Si l'on applique cela à la maladie, celui qui comprend que sa pathologie n'est en rien une injustice ou une malédiction, mais n'est qu'un phénomène naturel, peut chasser toutes les représentations inadéquates de sa maladie, et donc de son corps, qui peuvent engendrer une inutile tristesse.

Le problème c'est qu'il n'est pas certain que tout homme soit en mesure de comprendre cela. Si la connaissance de la nécessité naturelle peut aider un philosophe comme Spinoza (et ce fut réellement le cas) à accepter la maladie avec sérénité, il n'est pas certain que cela soit possible pour le commun des mortels. L'ignorant, ou même l'homme cultivé, mais non philosophe, ne percevrait certainement pas les choses de la même façon. Il y a donc un réel problème, car si l'éthique de Spinoza peut apporter quelque chose à l'éthique médicale, elle doit pouvoir le faire pour tous les hommes.

Si la majorité des hommes perçoit la maladie de telle sorte que des affects tristes s'ajoutent aux douleurs qu'elle impose, c'est qu'ils la perçoivent principalement selon le premier mode de connaissance. Ils en perçoivent les effets sans en connaître les causes. Et même ceux qui accèdent à la connaissance du second genre ne parviennent pas toujours à se défaire de ces affects dans la mesure où leur connaissance est toujours générale et abstraite. S'il en allait ainsi les médecins appréhenderaient tous la maladie, lorsqu'elle les touche, avec sérénité, ce qui n'est que très rarement le cas. Leur maladie, leur souffrance propre, c'est selon le premier genre qu'ils le perçoivent. Toute la question est donc de savoir comment aider le malade qui n'a pas dépassé le premier genre de connaissance à construire une idée suffisamment cohérente de son corps.

L'incohérence de la perception que nous avons communément de notre corps vient de ce que nous percevons les effets des affections qu'il subit de manière inconséquente, c'est-à-dire sans être en mesure de les relier à l'intérieur d'une ensemble unifié par des rapports de causalité. Aussi, pour aider celui qui ne perçoit son corps que de manière imaginative, il m'a semblé que le recours à la voie narrative, au sens où l'entend un philosophe comme Paul Ricœur, pouvait être une solution possible à ce problème.

Cette voie, Spinoza lui-même n'hésite pas à l'emprunter dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, lorsque, exposant comment l'on passe de la recherche des biens ordinaires à celle du Souverain Bien, il nous fait le récit de la réorientation de l'esprit selon le processus immanent à la démarche réflexive.

Le récit semble donc être l'une des premières formes de la réflexivité par laquelle notre perception des choses peut évoluer. C'est pourquoi aider le malade à se raconter et à intégrer la maladie dans le récit de sa vie peut apparaître comme une voie possible pour lui permettre d'y voir plus clair en son esprit en construisant une représentation plus « cohérente de son corps ». Cette voie narrative permet également de déplacer l'analyse que fait Spinoza du rôle sociopolitique de la religion sur le plan de la recherche du salut individuel, dans la mesure où, l'Écriture étant principalement constituée de récits, ces derniers peuvent jouer un rôle paradigmatique permettant au malade d'y inscrire son propre parcours. Il est alors possible pour ce dernier de faire usage de la religion pour trouver le réconfort nécessaire pour affronter la maladie. Il peut de la sorte s'extraire de la passivité dans laquelle la maladie l'a placé pour reprendre en main son existence en se constituant comme l'auteur d'un récit qu'il aura lui-même élaboré et produit. Ce passage de la passivité vers une plus grande activité peut donc contribuer à accroître le sentiment de sa puissance d'être, c'est-à-dire sa joie.

Le terme de joie peut sembler inadapté lorsque l'on connaît les affres dans lesquelles peut être plongé le patient victime d'une pathologie lourde. Peut-on encore parler de joie, lorsque l'on est confronté à la dimension tragique de l'existence humaine ? Cela a-t-il encore un sens pour qui est atteint d'une maladie incurable ou qui sait que sa fin est proche ?

Si l'on se réfère à la définition de la joie que donne Spinoza il semble pourtant que ce terme convient parfaitement dans la mesure où la joie est avant tout un affect par lequel l'esprit passe à une perfection plus grande : « La Joie est le passage de l'homme d'une moindre perfection à une plus grande » (*Éthique* III, déf. II des affects). Cette dimension transitoire de la joie permet de considérer que relève de cet affect tout sentiment concernant la moindre amélioration de son état pouvant donner au malade le sentiment qu'il peut encore être actif. C'est pourquoi être l'auteur du récit de sa propre vie peut contribuer à cet accroissement de puissance par la reprise en main d'une existence que la maladie est en train de ravir. Ainsi, même s'il est vrai que la voie philosophique est la plus sûre, la voie narrative apparaît comme la plus accessible.

Si la voie philosophique est supérieure à toutes les autres, c'est parce que le monisme de Spinoza, en expliquant les liens qui nous unissent à la nature tout entière, nous permet de comprendre que la plupart des interprétations que nous pouvons construire de la maladie ne sont que des idées fictives et que malgré la maladie ou tout autre revers de fortune, il reste possible d'accéder à la joie grâce à la connaissance qui nous donne accès à l'éternité. Comprendre que tout est déterminé par des lois constantes dans la nature, c'est comprendre que l'existence de mon corps est déterminée de toute éternité et que son essence est donc présente en tant qu'idée dans l'entendement divin : « En Dieu pourtant il y a nécessairement une idée qui exprime sous une espèce d'éternité l'essence de tel ou tel Corps humain » (*Éthique* V, Proposition 22). C'est donc également comprendre que « l'Esprit humain ne peut pas être absolument détruit en même temps que le Corps ; mais il en reste quelque chose qui est éternel. » (*Éthique* V, Proposition XXIII).

Cependant cette voie ne vaut que pour ceux qui se sont déjà libérés de cette dictature du sens évoquée précédemment. Il faut être suffisamment armé philosophiquement pour accepter la maladie, pour voir en elle un phénomène naturel comme les autres et la considérer comme n'étant en elle-même ni un mal ni un bien. Il faut avoir une grande lucidité pour continuer de penser qu'il est malgré tout possible de continuer à donner un sens à son existence malgré une maladie qui n'en a pas. Aussi faut-il être très prudent dans le discours à tenir au malade, les soignants ne doivent pas balayer d'un revers de main les interprétations que leurs patients expriment au sujet de leurs maladies. Le malade qui perçoit son diabète chronique ou son cancer comme une punition n'est pas disposé à ce qu'on lui réponde brutalement « qu'il se fait des idées » et qu'il est victime de son imagination. Ce serait lui dire que sa maladie n'a pas de sens, ce qu'il n'est probablement pas en mesure d'entendre. Même si cette idée fictive est source de souffrance, il est fort probable que le sentiment d'absurdité qu'entraînerait pour lui une telle réponse serait pour lui encore plus insupportable. Si l'idée qu'il se fait de son corps malade peut l'aider à trouver la force de guérir, personne n'est en droit de la lui retirer sous prétexte qu'elle est fictive.

Une éthique médicale s'inspirant de Spinoza doit donc se fonder sur l'écoute et le



---

dialogue avec le patient, une écoute plus compréhensive que compatissante et s'inspirant de la règle qui consiste à « ne pas tourner en dérision les actions des hommes, à ne pas pleurer sur elles, à ne pas les détester, mais à en acquérir une connaissance vraie. » (*Traité politique*, §4, chapitre 1).

Si donc « il n'appartient pas à la nature de chaque homme que son âme soit forte, et s'il n'est pas plus en notre pouvoir d'avoir un esprit sain qu'un corps sain » (*Lettre 78 à Oldenburg*), dans la mesure où nous sommes insérés dans un réseau de déterminations que nous ne pouvons modifier, il n'empêche que pour celui qui parvient par la réflexion à mieux comprendre comment il s'inscrit dans le déterminisme de la nature une appréhension moins pénible de la maladie est possible. Si l'accès à la béatitude est rendu plus difficile par la maladie : « Qui a un corps apte à un grand nombre de choses, a un esprit dont la plus grande part est éternelle » (*Éthique V*, proposition 39), il n'est pas pour autant impossible. Par la démarche réflexive l'esprit peut, malgré la faiblesse du corps, accroître sa puissance. C'est cette puissance dans la vulnérabilité qu'il faut tenter de maintenir par un accompagnement du patient qui, à la différence de la tradition paternaliste en médecine, s'inscrit plutôt dans une éthique de l'autonomie, mais d'une autonomie solidaire dans la mesure où elle ne considère pas l'individu comme un monade totalement distinct de son environnement, mais comme un être relié. Ce sont ces liens biologiques, sociaux et culturels qu'il faut s'efforcer de renforcer en favorisant une meilleure perception de l'individu par lui-même afin d'accroître la puissance de son esprit. La philosophie de Spinoza permet donc de construire un concept de santé non plus fondé sur le bien-être, l'absence de douleur et de maladie, mais sur la puissance même de l'être humain, sur sa capacité de penser et d'agir. C'est principalement dans la joie que procure cet accroissement de puissance que consiste la véritable santé spinoziste.